

IP 151m / 31



INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. EDMOND POTTIER

PAR

M. RENÉ CAGNAT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Lue dans la séance publique annuelle du vendredi 22 novembre 1935



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXXV

31

INSTITUT.
1935. — 28 ter.





Photo G. L. Masfaiel freres

EDMOND POTTIER

1855-1934

7p 151m/37



INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. EDMOND POTTIER

PAR

M. RENÉ CAGNAT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Lue dans la séance publique annuelle du vendredi 22 novembre 1935



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXXV

INSTITUT.
1935. — 28 *lev.*

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
M. EDMOND POTTIER
PAR
M. RENÉ CAGNAT
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

MESSIEURS,

Notre confrère, M. Radet, dans sa précieuse *Histoire de l'école française d'Athènes*, parlant de la vie de la maison au temps où Albert Dumont la dirigeait, a écrit ceci : « Ce fut une belle oasis de fraîcheur et de lumière. L'Ecole d'alors ne fut pas un assemblage d'unités sans lien ; ce fut une troupe ayant de la cohésion dans sa variété. La philologie y était sagement représentée par Riemann et Beaudouin ; Bayet attaquait d'une pointe nette le byzantinisme ; Collignon, chez qui déjà le sens esthétique et le goût littéraire s'affinaient l'un l'autre, se préparait à devenir l'élégant historien de l'art que l'on sait ; nul d'ailleurs ne se murait dans sa cellule, chacun apportait le tribut de sa bonne volonté : Homolle sa merveilleuse richesse d'aptitude, Paul Girard sa haute et robuste conscience, Martha l'ai-

sance et la distinction héréditaires; Houssoullier une force attentive et ramassée ; Pottier la vigueur de sa pénétrante finesse, l'équilibre et le rythme, le naturel génie des nuances. Un autre qu'Albert Dumont eût pu grouper la même gerbe de talents. Ce qui lui appartient en propre, c'est l'atmosphère morale où il les développa. L'École d'alors se qualifiait elle-même de petite église, et la façon dont elle comprit l'art, la science, la patrie, l'amitié, eut, en effet, quelque chose de religieux. »

Presque tous les fidèles de cette petite église ont été nos confrères et je vous ai entretenus de quelques-uns d'entre eux. Ils ont tous successivement disparu. Au début de l'année dernière il n'en restait plus qu'un seul, Pottier. A son tour il vient de nous quitter. C'est de lui, de sa vie, de ses travaux, de son rôle scientifique que je me propose de vous parler aujourd'hui.

Pottier (François, Paul, Edmond) est né à Saarbrück le 13 août 1855 ; son père habitait alors dans cette ville, en qualité d'attaché aux chemins de fer de l'Est. Peu de temps après la naissance de ce nouvel enfant il était appelé à Paris et la famille venait se fixer à Passy, commune encore indépendante. La maison, avec le jardin qui l'entourait, était sise Passage des Eaux, non loin de la berge de la Seine, presque à la campagne. C'est là que notre futur confrère passa son enfance, entouré de la tendresse des siens : une mère, excellente pianiste et femme accomplie, un père, homme de devoir, et quatre frères et sœurs.

Il fit ses études au lycée Condorcet, études très brillantes, que couronna un premier prix de discours français au Concours général de 1872. Notre pays était, à cette date, au

sortir de la guerre et de la Commune, dans une situation assez sombre, qui appelait un relèvement sérieux des volontés et des cœurs ; cette pensée avait dicté le choix du sujet proposé aux concurrents : *Discours de Charles V à ses Conseillers au lendemain de la mort de Jean le Bon*. L'esprit éveillé de Pottier saisit le rapprochement entre le passé et le présent et c'est en pensant aux devoirs qui incombaient aux jeunes qu'il écrivait, pour terminer sa copie, ces chaudes paroles :

« Des jours meilleurs se préparent, croyez-moi ; la France, reconquérant sa gloire militaire, ajoutera à la puissance de ses armes les bienfaits de sa civilisation, et, reprenant le cours de ses glorieuses destinées, donnera au monde le spectacle admirable d'une nation relevée par elle-même et par son roi. Que Dieu m'aide et je réussirai dans ma tâche ; pour le moment, c'est mon labeur ; un jour ce sera ma gloire. »

Ce succès désignait l'heureux lauréat pour entrer à l'École normale, malgré le rêve d'un père qui aurait souhaité l'École polytechnique ; mais Pottier était avant tout un littéraire et un artiste. Il devint normalien en 1874 ; trois ans plus tard, il était reçu premier à l'agrégation des lettres et partait pour la Grèce comme membre de l'École archéologique d'Athènes.

Il y arrivait sans but de travail précis ; comme beaucoup de ses prédécesseurs, il pensait se plonger d'abord dans l'atmosphère hellénique, y vivre quelque temps pour commencer et se fiait à la τύχη ἀγαθή, à la bonne fortune, pour fixer ses résolutions. Mais son nouveau directeur, Dumont, ne l'entendait pas ainsi ; pour éviter une perte de temps stérile il voulait voir ses disciples s'attaquer sans retard à une étude bien définie. Il dirigea

Pottier vers la céramique ; c'était là la bonne fortune escomptée ; elle allait décider de toute la carrière scientifique du jeune homme.

Les travaux de Céramographie auxquels il s'adonnait ne devaient pas, pourtant, faire obstacle aux voyages archéologiques en Grèce ou en Asie Mineure dont les pensionnaires de l'École avaient contracté la féconde habitude. Aussi voyons-nous le jeune Athénien parcourir l'île de Chypre avec Beaudouin en 1878 et, l'année suivante, avec mon cher beau-frère, Am. Hauvette, explorer la côte asiatique : exploration très originale qui se faisait par mer autant que par terre ; car les deux voyageurs, transformés en marins, longeaient en barque le rivage des golfes de Smyrne, de Pitané et d'Adramyttion, prenant terre d'échelle en échelle pour pousser des pointes, à dos de mulet, vers l'intérieur du pays.

Ainsi se préparaient les campagnes de fouilles que Pottier devait entreprendre les années suivantes avec Salomon Reinach, dans la nécropole de Myrina. Cette ancienne ville était située sur la côte de l'Eolide, au nord de Smyrne, en face de l'île de Lesbos, à quelques kilomètres du village d'Ali-Aga. L'emplacement de la petite cité antique et sa nécropole, qui portent aujourd'hui le nom de Kalabassary, étaient la propriété de la famille Baltazzi, de Constantinople. Le hasard y ayant fait ouvrir quelques tombeaux, qui contenaient des figurines en terre cuite, rappelant celles de Tanagra, M. Aristide Baltazzi, grand ami de notre pays, eut la généreuse pensée d'offrir au gouvernement français le privilège de faire exécuter sur ce site des fouilles méthodiques. Cette proposition fut acceptée par le directeur de l'École d'Athènes, qui chargea MM. Pottier et S. Reinach d'explorer le terrain, avec l'agrément du gouvernement

turc. Les travaux, commencés au mois de juillet 1880, durèrent jusqu'au mois d'octobre 1882. On sait assez combien le succès en fut retentissant. Les deux jeunes savants, qui scellèrent sur ce champ d'exploration scientifique une amitié inaltérable, mirent au jour des centaines d'exquises figurines, dont l'intérêt est considérable. On se tromperait fort, en effet, si, avec le public non prévenu, on considérait seulement ces gracieuses poupées de vitrine comme de charmants objets, doux à l'œil. Pottier a montré tout ce qu'on peut tirer de leur étude pour la connaissance de l'histoire des Grecs, de leur statuaire, de leur vie privée, de leurs croyances religieuses ; au même titre que les statues de bronze et de marbre, elles témoignent de l'épanouissement de la vie hellénique dans tout son éclat et dans toute sa puissance. Martial avait raison quand il faisait dire à l'un de ces bibelots : « *Sum fragilis; sed tu, moneo, ne sperne sigillum.* »

Pottier en a donné la preuve dans plusieurs de ses ouvrages : tout d'abord dans les deux volumes que lui et Reinach ont intitulés *La nécropole de Myrina* et que consacra le prix Delalande-Guérineau, décerné par notre Académie; en second lieu dans sa thèse latine: *Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint*. Au cours de cette brochure l'auteur s'est attaché, comme le titre l'indique, à résoudre une question très contestée, la destination des terres cuites antiques. S'il est vrai qu'elles se rencontrent surtout dans les tombes, on en a recueilli un grand nombre ailleurs ; beaucoup étaient déposées dans des sanctuaires ou dans les chapelles de maisons particulières ; on les achetait pour les offrir aux enfants sous forme de jouets, aux parents et aux amis comme objets d'art ; il n'y a pas de terres cuites proprement funéraires ; elles ne le sont que

parce qu'on les a déposées dans un tombeau pour honorer un défunt.

C'est la thèse qu'il a développée à nouveau dans un volume paru en 1890 dans la *Bibliothèque des merveilles* (chapitre XII); ce livre, destiné au public (*Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité*), est plein de choses neuves, de réflexions fines, de vues générales fécondes et attachantes. Heuzey, en présentant les titres de Pottier à une place dans notre Compagnie, le 20 novembre 1896, le définit ainsi : « *Traité complet sur la matière, livre dans lequel, avec ce peuple de figurines, l'esprit de l'antiquité et surtout de la société hellénique revit à nos yeux. En prononçant le mot de petit chef-d'œuvre, je n'aurai pas trop dit.* »

Dix ans plus tard Pottier devait revenir encore une fois sur le même sujet dans une charmante publication destinée également au grand public et qu'il intitula *Diphilos*, fruit de son enseignement à l'École des Beaux-Arts.

Avec l'année 1880 devait se terminer le séjour de notre futur confrère à l'École d'Athènes ; il lui fallait revenir en France et y prendre place dans la carrière universitaire régulière. Il obtint d'être envoyé comme maître de conférences de littérature grecque à la Faculté des Lettres de Rennes ; d'où il passa au même titre à celle de Toulouse, en 1883. Cette même année lui apporta le grade de docteur avec une thèse qui fut remarquée. Elle traitait des *Lécythes blancs attiques à représentations funéraires*. On nomme ainsi ces élégants vases de fabrication athénienne dont les figures polychromes, vivement tracées à la pointe du pinceau, nous rendent la forme populaire de l'atticisme dans l'art. L'auteur en donne un catalogue schématique ; mais il ne s'en tient pas à un classement descriptif : historien

et artiste, pour lui les œuvres d'art sont aussi, au premier chef, des documents historiques. D'où une pénétrante étude sur le culte du tombeau et de la stèle chez les Athéniens. Ce qui caractérise, en effet, les travaux céramiques de Pottier c'est qu'il y est constamment préoccupé de tirer des documents les renseignements historiques que d'autres n'y cherchent point et que son œil sait y trouver. Je l'ai déjà indiqué plus haut ; mais pour les vases, en particulier, il estime que leur « imagerie » a renouvelé de fond en comble les notions que nous possédons sur la vie des anciens, soit qu'ils confirment les textes des auteurs, soit qu'ils les éclairent et les complètent. Les quelques lignes qu'il a écrites à propos des héros d'Homère nous instruisent pleinement, par exemple, sur sa méthode. Laissez-moi vous les rappeler. Ils sortent de là, a-t-il dit, « singulièrement vivants et imposants. Ils nous apparaissent comme de magnifiques barbares, vêtus fastueusement, aimant l'or et les bijoux comme les grandes tueries, de mœurs simples au milieu de leur luxe, mêlant la noblesse des manières et un certain raffinement de politesse aux pratiques les plus sauvages. Leurs paroles dans les chants du poète prennent un accent extraordinaire de vérité, maintenant que nous les voyons en pieds et que ce n'est plus seulement leur conteur qui nous les décrit. »

On sait que, grâce à la libéralité de M. Aristide Baltazzi, à qui, suivant la loi qui régissait alors la matière, les deux tiers des trouvailles de Myrina avaient été attribuées, bon nombre des objets recueillis au cours des fouilles prirent place au Musée du Louvre à côté des pièces analogues provenant de la collection Campana et qu'ainsi, dès 1884, Pottier se trouva enrichir indirectement l'établissement éminent dont il allait avoir à gérer les intérêts pour sa spécialité,

durant toute sa vie. Les recherches qu'il avait dirigées avec tant de succès, les publications qu'on lui devait, les qualités rares qu'elles avaient révélées, lui assignaient, en effet, une place dans la célèbre maison, où Heuzey lui réservait, avec son amitié, son patronage et, pour l'avenir, sa succession.

Il y fit son entrée en cette même année 1884, avec le titre d'attaché libre, situation qui, suivant le mot attribué à Héron de Villefosse, exigeait alors des millionnaires ou des poètes ; et Pottier n'était ni l'un ni l'autre, mais il avait la foi. Il ne reçut de traitement qu'au bout de deux ans, le 30 janvier 1886. Il était affecté au département des antiquités orientales et de la céramique antique, ce qui équivalait à une véritable conservation ; car il avait à centraliser les travaux d'une section à part, ayant son importance propre, qui comprenait les vases et les terres cuites, c'est-à-dire des milliers d'objets dont l'étude est des plus minutieuses. Le titre de conservateur ne fut conféré à notre confrère qu'en 1910. Depuis 1884 il suppléait Heuzey à l'Ecole des Beaux-Arts dans son cours d'archéologie et d'histoire de l'art et, depuis 1886, à l'Ecole du Louvre, dans une chaire dont il devint titulaire en 1908 et qu'il conserva jusqu'en 1925.

L'expérience que lui avaient donnée ses études antérieures l'inclinait tout naturellement d'abord vers la céramique.

Les séries des vases du Louvre sont d'une grande richesse ; déjà, à cette date, grâce à l'appoint de la collection Campana, acquise en 1863, et au fonds déjà existant par ailleurs, elles comptaient des milliers de numéros, qui attendaient un classement méthodique. Pottier y consacra ses

premiers efforts ; c'est l'origine du catalogue qu'il publia en 1896.

L'ouvrage intitulé *Catalogue des vases antiques de terre cuite*, fut reçu avec faveur ; car il convenait parfaitement à toutes les catégories de lecteurs, aux visiteurs pressés des salles du musée, aux étudiants, aux achéologues de profession, aux érudits de cabinet. Pour ne parler que de ceux-ci, rien n'est plus attachant, plus instructif que l'introduction du premier volume où l'auteur, avant d'entrer dans le plein du sujet, montre tout ce qu'on peut tirer de l'étude des vases antiques pour la connaissance de la vie sociale et des idées artistiques des Grecs. Il aurait voulu accompagner le texte descriptif de reproductions figurées, pour l'éclairer ; il fut obligé d'y renoncer. Mais l'avenir lui réservait dans ce domaine plus d'une revanche éclatante : d'abord un complément du même travail, paru de 1897 à 1922 sous le titre de *Vases antiques du Louvre*, accompagné de planches phototypiques ; puis un charmant petit volume, pendant de son *Diphilos*, qu'il écrivit pour le public sous le nom de *Doris* ; enfin et surtout la belle publication à laquelle il consacra les dernières années de son existence, le *Corpus vasorum anticorum*. Pottier rêvait depuis longtemps la confection d'un recueil complet des vases antiques, ornés ou non, conservés dans les musées ou dans les collections particulières du monde entier, ce qui ne représentait pas moins de 150.000 numéros, entreprise gigantesque, capable d'épouvanter un travailleur moins décidé. La création de l'Union académique internationale lui fournit l'occasion de mettre son projet à exécution ; il le fit adopter par la réunion des savants affiliés à la nouvelle institution, il en inspira les méthodes d'exécution et le programme, si bien que ses collègues le chargèrent de

prendre la direction générale de l'œuvre. Un premier fascicule, consacré au musée du Louvre et dont il était le rédacteur, paraissait en 1923.

Ce n'est point que cette entreprise hardie n'ait pas soulevé de la part de certains savants chagrins des objections parfois assez vives. Pottier y répondait avec vigueur mais sans se départir de son habituelle courtoisie. A ceux qui auraient voulu qu'on se contentât d'un choix de vases particulièrement instructifs il disait : « Il en est des vases comme des inscriptions ; beaucoup ne sont pas importants, mais aucun ne peut être laissé de côté, parce qu'il fait partie d'un ensemble indivisible. Un recueil de ce genre doit contenir tout ce qui est vase d'argile sans laisser à personne le droit de rien rejeter ; car nous ne pouvons pas prévoir ce que l'étude des formes, des décors, des techniques, comportera plus tard de recherches scientifiques. » Ou encore : « Un *Corpus* ne peut pas être comparé à un ouvrage de doctrine et d'histoire de l'art ; c'est un inventaire, une sorte de dictionnaire et un outil de travail, un instrument, non un but. Un inventaire général est aussi utile pour les vases que pour les inscriptions, et toutes les catégories de documents qu'on a déjà réunis dans des recueils du même genre. »

Finalement il eut gain de cause ; 46 fascicules furent imprimés en treize ans, dont huit furent rédigés par lui-même ; il a relu le contenu des autres en manuscrit, avant l'impression, suggérant à leurs auteurs renseignements et remarques, si bien que ceux-ci pouvaient, comme ce collaborateur américain, le remercier à juste titre « de l'intérêt et de la bienveillance inépuisables qu'il lui avait marqués avec générosité et oubli de soi-même et avec cette charmante courtoisie qui a toujours caractérisé ses relations avec le monde savant ».

Pour faire face à un tel labeur et pour en assurer le succès, notre confrère avait eu l'abnégation de prendre prématurément sa retraite de conservateur au Louvre, en pleine possession encore de sa vigueur intellectuelle. Non certes qu'il ait songé à se reposer, car, il nous l'a prouvé, il avait, lui aussi, le droit de dire « *nunquam se minus otiosum esse quam cum otiosus.* » Jamais peut-être il ne fut plus actif que dans les dernières années de son existence.

Il venait, d'autre part, de terminer une œuvre à laquelle il collaborait comme auteur et ensuite comme co-directeur depuis plus de trente ans. Je veux parler du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio. Son fondateur, le Docteur Daremberg, était mort en 1872, avant l'achèvement du premier volume. Saglio n'avait pas hésité à prendre sa succession. Dès ce moment Pottier était devenu un des collaborateurs les plus dévoués et les plus sûrs de l'œuvre : qu'on songe qu'il a signé plus de quarante articles, quelques-uns très développés, sans compter ceux auxquels il a collaboré dans l'anonymat. L'âge arrivant, Saglio lui demanda de partager avec lui la direction de l'entreprise. En 1911 celui-ci décédait à son tour et Pottier restait seul à la tête de la publication. Réfléchissez à la lourdeur de la charge ! Recruter et retenir des collaborateurs appropriés, revoir leurs manuscrits et, au besoin, les compléter, corriger les épreuves, choisir les illustrations nécessaires et en surveiller la gravure, tous ceux d'entre nous qui ont accepté des tâches analogues, toutes proportions gardées, savent combien une telle besogne réclame d'abnégation, de tact et d'heures de travail ingrat. Grâce à ses éminentes qualités, Pottier conduisit à bon port le vaisseau qu'il avait eu le courage de piloter contre vents et ma-

rées pour le plus grand honneur de la science française.

Par son éducation, par ses premiers travaux, par ses dons artistiques Pottier s'était cantonné d'abord dans l'archéologie grecque ; mais ses fonctions au Louvre et les études qu'elles lui imposaient l'amènèrent bien vite à aborder le monde oriental. Aussi bien le merveilleux succès des fouilles qui ont marqué l'activité archéologique en Asie depuis cinquante ans et jeté dans la circulation tant de documents importants, ne lui permettaient pas de s'en désintéresser. Là encore il a brillamment marqué son passage. En 1912 il insérait dans les *Mémoires de la délégation de Perse* un travail fondamental sur les poteries rapportées de Suse par de Morgan ; il les classait dans deux périodes, celles qui remontent au IV^e millénaire av. J. C., période qu'il qualifie Suse I et celles qui leur succèdent vers 2700, auxquelles il donne le nom de Suse II — on sait que plus récemment il a reconnu l'existence d'une troisième période, Suse 1 bis, ou proto-iranienne, classification qui est adoptée aujourd'hui par les orientalistes. — En 1913, il écrivait un chapitre sur la céramique de la Susiane dans le livre que publia son élève et ami Pézard : *Catalogue des antiquités de la Susiane* ; il y montrait l'importance considérable de la civilisation de l'Elam. En 1917 il dressait un catalogue des *Antiquités assyriennes* du Louvre, où il s'inspirait des doctrines de Longpérier et d'Heuzey. En 1926 il exposait en deux volumes dans son *Art hittite* les trouvailles faites par la science moderne sur le sol de l'Asie occidentale et prouvait quelle civilisation prospère est née dans le pays des Syriens aux temps lointains du second millénaire avant notre ère, contribuant pour une notable part à l'éducation des pays grecs.

Ces publications se doublaient, bien entendu, d'articles plus ou moins développés dans différents périodiques, surtout dans la *Revue archéologique* et dans *Syria*. On jugera de leur variété et de leur intérêt en se reportant à la bibliographie si complète qu'ont donnée de ses écrits en décembre 1934 MM. Ch. Picard et Lantier.

Ces résultats scientifiques si importants, notre confrère ne se contentait pas de les consigner dans ses articles et dans ses livres; il les répandait largement par la parole. Les auditeurs de son cours du Louvre peuvent en témoigner. M. Merlin, notre confrère lui aussi, et son successeur en céramographie, s'est fait leur interprète en ces termes : « Il y a quelque trente ans l'installation de l'École était des plus simples : le professeur et les élèves étaient assis familièrement sous un éclairage de lampes à huile plus que rudimentaire, autour d'une longue table qui remplissait le milieu de la pièce. Lorsque c'était Pottier qui professait, le pourtour de la table ne suffisait pas ; la foule où se pressaient étudiants, jeunes filles, hommes murs — et ceux-ci n'étaient pas les moins zélés — débordait dans toute la salle et même dans la salle voisine. Pottier parlait sans apprêt, sans effets, mais son auditoire était conquis par la distinction de son esprit, par la délicatesse de sa sensibilité, le don qu'il avait d'évoquer, de faire voir et aimer les choses, aussi par le secret qu'il possédait d'élargir les horizons... De toutes ces choses d'art qu'il goûtait si profondément il entretenait ses auditeurs avec un sens affiné des nuances, une mesure toute attique. Heuzey a parlé quelque part des Tanagras fragiles et délicates que la science ne doit pas toucher d'une main trop dure, de peur de les voir se briser entre ses doigts. Jamais entre les doigts de Pottier ni une figurine, ni un vase ne se sont brisés. »

La leçon achevée, il ne se croyait pas quitte envers ses disciples : il restait à leur disposition pour les encourager, pour les guider, pour leur prodiguer avec le plus entier désintéressement l'appui de son érudition et de son expérience. Son bureau du Louvre était un véritable cabinet consultant d'archéologie. Vous vous souvenez qu'on y accédait alors par un redoutable escalier noir en colimaçon « si bien fait, a-t-on dit, pour rendre la visite au Conservateur, accessible seulement aux non cardiaques » ; malgré tout, rien n'arrêtait ceux que l'affabilité et la bienveillance de Pottier y attiraient.

C'est à bon droit qu'une salle de l'Ecole du Louvre portera son nom et qu'un médaillon de bronze restera fixé au mur de cette salle, en souvenir des services éminents rendus par le conservateur et le professeur, en hommage à l'homme et au savant.

Je me reprocherais, avant de terminer, de ne point vous rappeler — ne serait-ce qu'en quelques mots — la part que Pottier a prise à notre vie académique intérieure. Il faisait partie de toutes les commissions les plus importantes. Vous l'aviez élu successivement membre de la Commission d'Athènes et de Rome où son passé l'appelait avant tout autre, de la Commission de Syrie et d'Extrême-Orient, de celle des relations internationales, de celle des Travaux littéraires, dont vous savez le rôle, de celle de la fondation Piot ; vous l'aviez délégué au Comité de l'Union académique internationale, où sa voix était fort écoutée et son influence considérable ; partout il nous apportait l'appui de sa sagesse, de sa rectitude de jugement, de son tact, de sa large tolérance, et de sa bienveillance pour chacun. S'il était donné à tous de juger de sa science et de son expé-

rience archéologique, sans cesse grandissante, dans nos séances du vendredi, au cours des discussions auxquelles il aimait à prendre part, c'est dans l'intimité de nos commissions que ses collègues pouvaient l'apprécier à sa juste valeur.

Cet éminent confrère nous a quittés le 4 juillet 1934.

Il ne nous reste plus de lui que le souvenir des belles qualités d'esprit et de cœur que ses écrits et toute sa vie nous révèlent, le souvenir aussi de ses vertus morales ; la plus haute peut-être est cette fermeté d'âme qui lui a dicté, avant de mourir, le mâle et touchant adieu que vous savez.





